

Alì ha gli occhi azzurri



15
FÉV

Univerciné
CINÉMA ITALIEN

LA GAZETTE DU FESTIVAL

UN REALISATEUR A SUIVRE

*

Luigi Lo Cascio

La meglio gioventù, I cento passi, Buongiorno Notte, Luigi Lo Cascio est un des acteurs les plus emblématiques et les plus connus de sa génération avec de nombreux films fort réussis du cinéma italien contemporain. Né en 1967, l'acteur a tout d'abord débuté sur les planches avec de nombreuses pièces de théâtre pour ne venir au cinéma qu'en 2000 avec *I cento passi* (*Les cent pas*) de Marco Tullio Giordana. Depuis, son parcours est remarquable et son visage devenu au fil des ans celui d'un proche qu'on aime suivre au gré de ses déambulations, à l'instar d'autres acteurs actuels comme Juliette Binoche, Romain Duris ou encore Laura Morante.



Attachant, Luigi Lo Cascio l'est également derrière la caméra avec son premier long-métrage *La città ideale* (*La ville idéale*), en sélection officielle du festival. Étonnant, voire même détonnant, son film, digne des grands classiques du cinéma noir, porte un regard acéré sur les contradictions et les revers de l'âme humaine et des jeux sociaux, tout en cherchant à toucher en profondeur la psychologie des personnages.

Michele Grassadonia, architecte et écologiste investi, mène une vie tranquille et sereine à Pise jusqu'au jour où il se trouve confronté à une série d'événements qui mettent en doute sa crédibilité sociale et professionnelle. Seul, ou presque, contre tous, il devra faire face à l'adversité avec justesse et détermination dans sa recherche de vérité. Tel un idéaliste profondément bienveillant et naïf à l'égard des autres et du monde, Grassadonia incarne l'idée de l'intégrité absolue, mise à l'épreuve des apparences et des jugements hâtifs.

Un thriller quasi métaphysique qui peut être vu comme une métaphore critique de nos systèmes de pensée et d'organisation. En bonne marche pour le Prix du Jury Univerciné.

Claire Gaillard

INTERVISTA : DANIELE VICARI

*

***Diaz – non pulire questo sangue* (2012) è ispirato ai fatti accaduti nel 2001 a Genova durante il G8 con un bilancio drammatico (numerosi feriti, un morto e scontri violentissimi). Perché questo film?**

D.V.: Qui gli eventi sono determinanti per le persone della mia generazione, in particolare per la storia italiana contemporanea. Le cose che sono accadute hanno messo talmente in discussione lo stato di diritto che, secondo il mio parere, ne hanno anche mutato il corso, la vicenda. Nel momento in cui, in un processo, viene riconosciuta la responsabilità della polizia, le persone che sono state torturate assumono una importanza determinante in quanto testimoni di una vicenda che appunto riguarda tutti. Sarebbe assolutamente folle non raccontarle.

Quali sono state le sue fonti?

D.V.: Le fonti principali sono state tre : gli atti dei processi del G8, in particolare quello della scuola Diaz e per la caserma di Bolzaneto, con la più importante sospensione dei diritti civili in un paese democratico dopo la seconda

guerra mondiale; il rapporto diretto con i testimoni, sia le persone che sono state torturate che alcuni dei poliziotti ; il materiale video accumulato durante quei giorni con migliaia e migliaia di ore di materiale proveniente da tutto il mondo.

Parliamo degli eventi della Diaz: Lei come spiega questa violenza estrema della polizia, che in certi momenti sfiora la tortura?

D.V.: Innanzitutto qualunque persona di qualunque genere ci fosse stato dentro la scuola di Diaz, nessun poliziotto avrebbe mai dovuto trattarle in questa maniera, anche se si fosse trattato di crudeli assassini. Quel livello di violenza sviluppata da un corpo dello Stato fa sì che cada il patto fondamentale che c'è tra cittadini e Stato. Nel momento in cui un cittadino viene arrestato per aver commesso un reato, lo Stato deve garantirne l'integrità fisica. Altrimenti non siamo nel campo della democrazia, siamo in un altro campo, in un altro regime politico.

Quando i poliziotti sono entrati dentro la scuola, non hanno chiesto documenti a nessuno. Sono entrati e hanno cominciato a picchiare in maniera indifferenziata chiunque si trovasse dentro questo luogo. Questa è la dimostrazione drammatica del fatto che non importava a nessuno di chi fossero le persone che c'erano lì dentro. Lo scopo dunque era quello di dare una sonora lezione a tutti (...).

Intervistatori : Claire Werthaeur, Marietta Fazzino, Thierry Bousseau



FOCUS : DINO RISI

Une figure de la satire visionnaire

Univerciné présente *In nome del popolo italiano* de Dino Risi (1916-2008), tout juste réédité après plus de quarante ans. Surnommé « le père de la comédie italienne », Dino Risi est connu pour ses nombreuses farces critiques et acerbes à l'égard de la société contemporaine. Avec de nombreux chef-d'œuvres datant des années 60 (*Una vità difficile, Il sorpasso, I mostri*) et 70 (*Profumo du donna*), Dino Risi a permis au cinéma italien de sortir du néo-réalisme en apportant un regard à la fois léger et critique sur les maux et les faiblesses d'aujourd'hui.



In nome del popolo italiano (Au nom du peuple italien, 1971) met en scène d'une façon assez prémonitrice l'affrontement d'un juge et d'un industriel véreux (Ugo Tognazzi et Vittorio Gassman, succulents), offrant ainsi l'occasion aux deux acteurs d'un duel anthologique de cinéma. Le premier, idéaliste intègre très investi dans sa mission publique, soupçonne de meurtre et de désastre sanitaire le second, à la corruption et à l'arrogance sans scrupule (Gassman, toujours aussi parfait dans le rôle du méchant).

D'un humour noir à nous glacer le sang, tant la correspondance est étroite avec les catastrophes écologiques et politico-judiciaires récentes, *In nome del popolo italiano* n'a pas pris une ride et nous permet de réfléchir aux dossiers, toujours nombreux, qui attendent leur traitement par la justice italienne. En exemple, on peut citer aujourd'hui le désastre écologique de la Lombardia Petrolio sur le Po en 2010, sujet du film *Un po' di petrolio* de Nicola Angrisano (moyen-métrage documentaire).

Claire Gaillard